

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Le théâtre qu'on joue

André Dionne

Number 24, Winter 1981–1982

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/40207ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

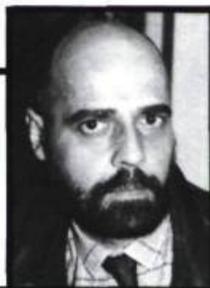
[Explore this journal](#)

Cite this review

Dionne, A. (1981). Review of [Le théâtre qu'on joue]. *Lettres québécoises*, (24), 44–46.

Le théâtre qu'on joue

par André Dionne



Le sot d'Ostie de Jean-Claude Germain au Théâtre d'Aujourd'hui

Avec cette soterie, Jean-Claude Germain annonce peut-être un hostie de saut dans la thématique de notre dramaturgie qui semble s'épuiser à l'analyse sérieuse de notre contexte politico-nationaliste. Le théâtre politique peut être vu à la télévision tous les jours et il est difficile de lui faire concurrence. *Le sot d'Ostie* met surtout en évidence l'éternelle chicane entre les tenants de primauté de l'oeuf sur la poule et de la poule sur l'oeuf. Dans un tel débat, vous pouvez tout vous permettre et faire appel à tous les personnages et événements pour réussir votre omelette. Mais en surimpression, c'est le désabusement d'une souveraineté-association qui sniffe son bas de laine d'odeurs compromises. La danse du pouvoir du pareil au même. La chaise musicale des idéologies qui sclérose l'imagination créatrice.

Situant l'action dans la petite ville romaine d'Ostie, Jean-Claude Germain se permet de loucher de tous les côtés, de court-circuiter les calendes grecques et le calendrier romain, d'emprunter aux Romains débiteurs des Grecs pour nous restituer notre histoire nationale jouée par nos politiciens qui n'en finissent plus de se dégraisser dans le sauna du pouvoir.

D'aucuns reprocheront à l'auteur la multitude de ses actions en apparence décousues, mais le fil conducteur se trouve dans l'énergie verbale qui transmet un haut voltage d'humour. La production est impeccable à tous les niveaux et la sauterie en amusera plusieurs.



Photo : Daniel Kieffer

Les grandes vacances de Michel Tremblay une production du Théâtre de l'Oeil

Ce texte de Michel Tremblay écrit en collaboration avec le Théâtre de l'Oeil aborde le thème de la mort d'une façon humoristique, mais le livret est un peu faible. Est-ce qu'il s'agit d'un premier contact de l'auteur avec le théâtre de marionnettes ou bien de la fatigue d'une oeuvre ? Après une brève introduction faite par le personnage de la mort représenté par une marionnette à tige habillée d'un drap, nous pénétrons dans le monde morbide des salons funéraires. Une famille vient pleurer un fils-jumeau. Déguisés pour la circonstance par les marchands de la mort qui exploitent habilement nos coutumes, le père, la mère, la soeur, le jeune frère et le jumeau bien-aimé nous offrent toute une gamme de préjugés et de réflexions qui entourent la disparition d'un des leur. Ce chapelet de clichés qu'on entend toujours dans ces circonstances, n'a rien de bien dramatique et le passage à la fin d'Angéline et de Rhéauna qu'on avait vu dans *Les Belles-Soeurs*, n'arrive pas à renouveler le sujet.

Critique acerbe des attitudes stupides et des comportements ridicules des gens qui séjournent bien malgré eux dans ces salons funéraires, la pièce amuse souvent, mais ces lieux communs s'additionnent sans susciter un véritable intérêt. Toute notre attention se concentre sur la mise en scène inventive d'Olivier Reichenbach et les très belles marionnettes de Manon Desmarais, André Laliberté et Pierre Tremblay. Comme premier spectacle de théâtre de marionnettes pour adultes, le théâtre de l'Oeil a réuni des noms prestigieux, mais c'est surtout leur dextérité dans la manipulation des marionnettes qui capte l'attention.



Photo : Léon Gniwesh



**Jean-Pierre Masson,
Denise Proulx, Bertrand Gagnon,
Wendy Dawson, Janine Sutto,
Daniel Gadouas, Sylvie Gosselin,
Gilbert Sicotte, Rita Fontaine
et Pierre Dufresne dans
Tit-Coq de Gratien Gélinas.**

Photo : André Lecoz

***Tit-Coq* de Gratien Gélinas
au Théâtre Denise-Pelletier**

Si *Tit-Coq* marque la naissance du théâtre québécois, c'est que le personnage d'Arthur Saint-Jean, alias Tit-Coq, réunit toutes les caractéristiques de notre inconscient collectif. Bâtardisés dans nos origines, entretenus bien malgré nous par les guerres des autres, idéalistes par procuration, nous nous reconnaissons encore dans ce héros populaire qui n'arrive pas à vider sa querelle. En 1948, lors de sa création, les gens s'identifiaient sans doute inconsciemment à ce petit soldat pas chanceux, mais la famille Désilets et le padre impressionnaient peut-être davantage comme représentant des valeurs traditionnelles et religieuses. Portrait authentique. Si l'on ne voyait pas encore la fin d'un ordre établi fasciste qui écrasait les sentiments, la mièverie hypocrite de certains comportements pouvait déjà semer le doute dans les esprits. Je n'ai jamais vu la première production, mais le spectacle mis en scène par l'auteur lui-même me permet de telles réflexions. Après toutes les interprétations données à sa pièce, Gratien Gélinas s'en est tenu à la présentation d'un portrait d'époque, mais la richesse de ses personnages, son style direct et enjoué restent les meilleurs atouts qui permettent à la pièce de passer la rampe encore aujourd'hui.

Théâtre d'émotions avant tout, *Tit-Coq* demeure un monument qui a inspiré toute notre dramaturgie populaire. Au détour d'une phrase, dans la fibre d'un sentiment, j'ai entendu du Dubé, du Tremblay, du Germain. *Tit-Coq* n'est pas entré dans la famille canadienne-française, mais il a créé la québécoise.

Pour reprendre ce premier succès de notre dramaturgie, la Nouvelle Compagnie Théâtrale n'a rien négligé. Une distribution de grande qualité épaulée d'une façon admirable Daniel Gadouas qui reprend avec audace et maîtrise ce petit frondeur minorisé que Gratien Gélinas avait lui-même fait passer à l'histoire.

***Nelligan blanc* d'Armand Laroche
au Café Nelligan**

La vie de Nelligan, « messie de la poésie québécoise, né la veille de Noël », continue de hanter tous les esprits qui n'acceptent pas le refuge et la gratuité de la douce folie. Il s'agit d'un « cas » et il faut bien qu'il y ait une histoire. Comme les versions officielles des événements de la fin du XIX^e siècle s'enchaînaient entre le *ce qu'il ne faut pas dire* et le *ce qu'il faut faire croire*, chacun essaie d'interpréter à partir des ouï-dire et de ses fantasmes l'énigme d'un génie triomphant sans couleur locale et dans l'intimité des mots. Cette « fiction documentée » d'Armand Laroche ramène de l'au-delà le personnage de Nelligan pour le blanchir, pour nous déculpabiliser. Cette fois pas d'enquête. Pas de procès. Mais une sorte de cérémonie inspirée de l'oeuvre et des gens qui ont entouré le poète.

De la mère, de Françoise, de Louis et d'Arthur représentés par des marionnettes à tige, l'auteur ne montre que l'aspect qui peut servir sa thèse. De Nelligan et son double, nous percevons l'esquisse d'un amour homosexuel qui fut sans doute déterminant dans sa vie. Il aurait été préférable de fictionner davantage, d'interpréter l'oeuvre qui nous en dit beaucoup plus (et tout) que les événements falsifiés des biographies de bonne famille. L'anecdote s'accorde mal avec la transcendance créative. Armand Laroche tente de réconcilier les deux. Dans un style qui se rapproche de la prose poétique, il dit ce que tous les lecteurs perspicaces ont découvert au détour des mots. Peut-on parler d'extrapolations osées, quand on a déjà maintes fois entendu raconter ces potins ? Mais la fiction permet encore de dire des choses que les gens n'acceptent pas et taisent par le mensonge.

Dans la ligne de nos redéfinitions historiques, *Nelligan blanc* est surtout intéressant à cause de la mise en scène sobre et vivante de Robert Lavoie et du jeu de Denys Paris qui, tantôt narrateur, tantôt poète, incarne le trouble d'une âme noire prisonnière d'un milieu et de ses propres empêchements.

Pièces québécoises à l'affiche, saison 1981-82

Au Café de la place

Émilie ne sera plus jamais cueillie par l'anémone Création de Michel Garneau
(21 oct. au 5 déc.)

Les Trapèzes de Roch Carrier
(10 mars au 24 avril)

À la Salle Fred-Barry de la Nouvelle Compagnie Théâtrale

Qu'as-tu fait de mon pays de An Antane Kapesh
(12 nov. au 7 déc.)

Les Trapézistes de Louise Desmarais, Alice Ronfard, Daniel Boudreau
(7 janv. au 8 fév.)

Court-Circuit de Louise LaHaye
(18 fév. au 8 mars)

La Semaine du C.E.A.D. lecture/spectacle, rencontre, débat, colloque
(11 mars au 15 mars)

L'ex-tasse

Journal d'une folle de Marie Savard et *Les faiseuses d'anges* de Jovette Marchessault
(20 nov. au 19 déc.)

Nous ne faisons qu'une seule voie de Pierre Guénette
(20 avril au 22 mai)

À la Compagnie Jean Duceppe inc.

Bonne fête maman d'Élisabeth Bourget
(15 au 19 déc. et du 5 janv. au 6 fév.)

Au Quat'Sous

Les anciennes odeurs de Michel Tremblay
(4 nov. au 13 déc.)

À la Comédie Nationale

Charivari et *Histoire de marionnettes* par le Théâtre de l'Avant-pays
(1 déc. au 31 déc.)

Au Café Nelligan

Adieu, Docteur Munch de René-Daniel Dubois
(21 oct. au 12 déc.)

Au Théâtre de la Grande Réplique

Pour toi, je changerai le monde de Madeleine Greffard
(5 nov. au 28 nov.)

Au Théâtre Expérimental des Femmes

La terre est trop courte, *Violette* Leduc de Jovette Marchessault
(à partir du 5 nov.)

Au Théâtre de l'île à Hull

À qui le p'tit coeur après neuf heures et demie ? de Maryse Pelletier
(4 nov. au 5 déc.)

C'était avant la guerre à l'Anse à Gilles de Marie Laberge
(6 janv. au 8 fév.)

Damnée Manon, *Sacrée Sandra* et *Surprise ! Surprise !* de Michel Tremblay
(24 fév. au 10 avril)

À la Maison du citoyen à Hull

Un bon petit diable de Raphaël Albani
(14 déc. au 10 janv.)

Séraphin Poudrier adaptation de Roger Auger
(12 mai au 5 juin)

Au Centre National des Arts à Ottawa

Moman de Louise Dussault
(11 janv. au 6 fév.)

Au Théâtre d'Aujourd'hui

Ma ptite vache à mal aux pattes de Jocelyne Goyette
(12 nov. au 20 déc.)

Au Théâtre du Nouveau Monde

Un Reel ben beau, ben triste de Jeanne-Mance Delisle
(nov.-déc.)

Divine Sarah de Jacques Beyderwellen
(janv.-fév.)

Fêtes d'automne de Normand Chaurette
(mars-avril)

Au Théâtre Denise-Pelletier

Tit-Coq de Gratien Gélinas
(nov.-déc.)

Au Théâtre du Rideau Vert

Folies des années folles (Rétrospective en chansons et danses des années 1920-1940)
(17 déc. au 23 jan.)

Juste un petit souvenir de Micheline Gérin
(4 fév. au 6 mars)